

Prends mon rêve

Jean-Marie Palach - B

Abby Rockefeller regrettait sa fougade. A ses côtés, l'ambassadeur des Etats-Unis au Kenya faisait de son mieux pour la distraire. Quand on l'avait informé, un peu plus tôt en cette année 1964, du projet de séjour de la femme la plus riche du monde, mère de Nelson Aldrich Rockefeller, le candidat malheureux à l'investiture républicaine, il avait mesuré les risques.

Si la richissime visiteuse se plaignait, il perdrait son ambassade. Or il appréciait le poste. Aussi avait-il préparé un programme adapté aux centres d'intérêt de la milliardaire. Elle se passionnait pour les oiseaux. Il avait concocté une expédition sur les rives du Lac Victoria où elle avait pu observer toutes sortes d'espèces résidentes : le bec-en-sabot, le gobe-mouche des marais, l'échasse blanche, le grand cormoran, l'aigrette et la mouette à tête grise, de quoi satisfaire le plus exigeant des ornithologues amateurs.

Mais la lady de presque 70 ans n'avait pas desserré les dents. Certes, elle se comportait courtoisement, saluait les uns et les autres, ne manifestait pas d'agacement, supportait vaillamment les cahots de la Land Rover et la poussière rouge que le vent soulevait sur les pistes en latérite. Il avait redouté qu'une dame de son âge, de sa fortune et de son rang n'exprime une kyrielle d'exigences, de caprices et n'affiche une attitude hautaine, voire un mépris ostensible. Abby Rockefeller s'avérait polie, patiente. Cependant, rien ne semblait l'intéresser. Elle posait un regard vide sur les volatiles multicolores, les eaux turquoise du lac, les rhinocéros, les girafes et les éléphants croisés au long du chemin. Quand il s'enquérissait de son confort, elle se contentait d'une mimique prudente, distante, comme si la chape de tristesse qui pesait continuellement sur son beau visage l'empêchait de communiquer avec le monde extérieur.

L'ambassadeur donna le signal du retour à Nairobi. Le convoi de quatre voitures s'ébranla. Peu après le départ, un véhicule s'arrêta. Une fumée suspecte s'échappait du moteur. Le chauffeur ôta le capot, examina la mécanique et conclut, désolé.

- Je crois que c'est une durite, monsieur.
- Vous pouvez réparer ?
- Oui, il me faudra deux heures, à condition de trouver le bon matériel.

La carte indiquait un village de quelques milliers d'âmes, Kogelo, non loin de là. Ils décidèrent de tenter leur chance.

Des cases en torchis, recouvertes de chaume, marquaient l'entrée du bourg. Dans ce qui tenait lieu de rue principale, ils finirent par repérer un établissement susceptible d'abriter des outils. En effet, le chauffeur put entreprendre le travail.

Deux heures à tuer, au fin fond de la brousse. Le diplomate chercha une idée pour occuper madame Rockefeller. Il ouvrit la portière et proposa à la New-Yorkaise de descendre. Elle s'exécuta de

bonne grâce. Puis, il avisa deux femmes assises devant la case la plus proche. L'interprète lui emboîta le pas.

- Bonjour mesdames, nous sommes coincés ici. Est-ce que vous avez une chaise pour ma passagère ?

Tout en parlant, le diplomate détailla les interlocutrices, une femme jeune à la poitrine et au ventre gonflés par une grossesse annoncée et une vieille, édentée, à la peau ridée, ratatinée, tannée par le soleil, l'alternance des saisons et le vent violent que les tempêtes engendraient sur le lac. Son invitée le rejoignit à l'instant où les Africaines se levaient et offraient leurs sièges. Elle se rendit compte de leur état, tendit le bras et se tourna vers l'interprète.

- Qu'elles restent assises, je peux encore tenir debout ! Sinon, je retournerai dans la voiture.

Une aigrette se posa près d'eux et chanta, créant une diversion. L'ambassadeur regrettait son initiative. En voulant bien faire, il avait sans doute irrité la milliardaire. Elle n'en montra rien. Entretemps, la jeune femme avait disparu dans la case. Elle en ressortit avec un fauteuil d'osier qu'elle présenta à l'Américaine. Celle-ci ne se fit pas prier et se glissa entre les villageoises. La plus âgée lui jeta un coup d'œil bienveillant et marmonna quelques mots, en touchant son bras. L'interprète traduisit.

- Elle dit que vous avez l'air malheureuse.

Le représentant des Etats-Unis s'avança. Il craignait l'incident. De quoi cette sorcière analphabète se mêlait-elle ? Elle allait fâcher sa protégée et provoquer une catastrophe dont sa carrière pâtirait. Madame Rockefeller surprit son embarras, le rassura d'un geste et affirma qu'elle demeurerait là, la durée de la réparation. Ensuite, elle répondit calmement.

- Oui, je suis malheureuse, mon rêve s'est évanoui, le rêve de ma vie.

La grand-mère Kenyane hochait la tête. Le rêve d'une vie, une belle expression pour une réalité implacable. Elle aussi avait eu des rêves. La plupart pendaient en lambeaux aux branches de sa mémoire. Douze enfants, huit morts avant d'avoir 10 ans et le dernier parti étudier au-delà de l'océan, dans un pays dont elle ignorait le nom. Elle attrapa la main de l'étrangère pour communier, l'encourager à se confier. Abby Rockefeller se laissa faire. L'étreinte amicale, désintéressée, la bouleversait. Elle fendit l'armure, en butant sur les mots, malcommodes. Jamais elle n'avait confessé son désarroi.

- Je voulais qu'un de mes fils soit élu président des Etats-Unis. Mon mari possède une immense fortune. Nous avons aidé les démunis, promu les arts, financé la recherche médicale. Notre richesse n'a fait que croître. Nous avons vécu agréablement. Mais nous aurons un regret, en mourant. Malgré l'argent, les relations, la volonté, nos enfants ont échoué. Nelson, le plus prometteur, a de nouveau raté l'investiture républicaine. Il ne sera

pas président, pas plus que son frère Winthrop. Pour moi, c'est une souffrance, un sentiment d'échec, de gâchis, vous comprenez ?

Les larmes lui coulaient des yeux. A son tour, elle agrippa de sa main libre l'autre main de la vieille africaine. Celle-ci se pencha vers elle et l'enserra complètement. Les deux femmes avaient sensiblement le même âge, mais le contraste entre le chemisier en soie, taillé sur mesure dans l'atelier de Pierre Cardin, à Paris, de l'une et la robe usée de l'autre, sous les trous de laquelle apparaissaient des seins nus, plats, étirés jusqu'à la taille, gêna l'ambassadeur.

Abby hoqueta et pleura. Après quelques minutes, elle se redressa, sécha les traces de larmes et s'efforça d'esquisser un pâle sourire. La Kenyane la scrutait, inquiète. Alors, la milliardaire chassa de son esprit les derniers relents d'amertume et interrogea la confidente que le hasard lui procurait sur sa vie et ses espoirs.

Elles parlèrent longtemps, se turent, rirent, soupirèrent, rirent encore, seules au monde. Quand le moment vint de regagner les véhicules – après trois heures d'efforts, le chauffeur avait résolu la panne - Abby étreignit une nouvelle fois son amie de circonstance avant de l'abandonner, à regret, pour toujours.

Sur le chemin du retour, l'ambassadeur n'osa pas la déranger. Il ne craignait plus rien. Madame Rockefeller affichait désormais un air serein, confiant, apaisé. La rencontre de Kogelo l'avait métamorphosée. Son fils ne serait jamais président, mais elle avait des motifs de satisfaction et de nombreuses raisons de se réjouir. A Nairobi, elle demanda :

- Au fait, comment s'appelle cette femme extraordinaire, celle du village ?

Le diplomate rétrocéda la question à l'interprète et, soulagé, constata que celui-ci pouvait répondre :

- Akumu, madame, Akumu Obama.